

L'ANNÉE DU CHAT

Fiction & Cie



Karine Miermont
L'ANNÉE DU CHAT

récit

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-117415-1

© Éditions du Seuil, avril 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Ça commence par l'automne, la fin, la chute. Les feuilles tombent, voilà sans doute pourquoi les Anglais ont appelé cette saison *fall*. Je regarde depuis plusieurs semaines, des mois, mon chat tomber lui aussi, comme une feuille qui n'est plus alimentée par la sève de son arbre et qui perd sa couleur, sa tenue, sa forme, et d'abord se transforme en se racornissant, en séchant, devenant jaune, orange, rouge, marron, puis tombe.

Une boule apparut dans le dos un jour d'octobre, lequel exactement on ne sait pas, ce que l'on sait c'est qu'en septembre, un mois avant, cette boule dans le dos n'existait pas. Le 19 septembre s'était déroulée la visite annuelle chez le vétérinaire, cette visite qui donne lieu au rappel des vaccins et à la palpation, comme le rendez-vous annuel d'une femme chez un gynécologue donne lieu à la palpation systématique des seins. Pour les chats, la palpation concerne le ventre puis le dos, le vétérinaire appuie sur les différents organes, tire sur la peau, dit : « Le ventre est bien souple, pas de raideur, pas de douleur... Le dos est bien aussi : lisse, mobile. Tout va bien ! Elle commence à se faire vieille mais elle va bien ! »

Pourtant, en octobre, une boule se forma, toute petite d'abord, une bille, puis un peu plus grosse, comme un calot ou un boulard, ainsi que nous appelions ces grosses billes convoitées lorsque j'étais enfant. Mon fils sentit le boulard en caressant le chat mais n'en parla pas durant

quelques semaines, pensant que c'était passager, ou qu'il s'agissait d'un petit kyste, bénin, comme celui qui avait déjà été enlevé trois ans auparavant. Cependant, la masse continua de s'épanouir durant le mois de novembre et devint un volume ovoïde d'environ deux centimètres de diamètre en sa partie la plus large. C'est encore mon fils qui me prévint, car ni moi ni personne d'autre que lui ne détecta la forme intrusive dans le dos du chat pourtant abondamment caressé par nous tous, nous quatre, père, mère, fille et fils, Matthieu, moi, Jeanne et William. « Tu regarderas sur le dos de Niña, il y a une boule, c'est bizarre, il faudrait peut-être l'emmenner chez le vétérinaire... »

Je regarde, je touche. Ça fait une masse compacte, dure, ovale, une boule, oui, mais qui ne roule pas, ne bouge pas, semble attachée dans le dos.

Prendre rendez-vous avec le vétérinaire, celui qui la vaccine depuis treize ans. Celui qui, lors de la première visite, désigna Niña de race originale en ajoutant à l'épithète traditionnelle pour les chats de gouttière, « européenne », les deux adjectifs avec lesquels il souhaita la caractériser tout particulièrement : « orientalo-espagnole ». Parce qu'il la trouvait très belle, parce que je lui avais répondu qu'elle venait d'Espagne. Ce même vétérinaire qui l'ausculta il y a douze ans, après qu'elle eut passé deux mois et demi perdue dans la forêt des Vosges, parmi les renards, les grands coqs de bruyère, les cerfs, les biches, les chevreuils, les chats sauvages, les sangliers,

les lynx, les martres. « Elle s'est bien débrouillée, avait-il dit. Elle est maigre, sa face est toute tailladée... regardez toutes ces griffures... Mais elle s'en est très bien sortie. »

Treize années plus tard, j'écoute le vétérinaire me dire qu'elle est sûrement tombée, que cette boule rigide, paraissant accrochée au muscle du dos, est probablement le résultat d'un choc. « On va lui donner des anti-inflammatoires pendant deux semaines, et si c'est inflammatoire ça disparaîtra. Si ça ne l'est pas, alors ce sera une mauvaise nouvelle, une tumeur, à son âge il n'y aura rien à faire, trois ou quatre mois à vivre. »

Passent les jours et quelques semaines, Noël, la fin de l'année, le début de l'année nouvelle, les anti-inflammatoires, l'hiver, la boule toujours là. Niña dort tout le temps, maigrit tandis que la boule prospère dans son dos, devient œuf. Un petit œuf qui serait posé sur son dos, sous les poils. William se renseigne sur Internet : on peut soigner les chats qui ont des tumeurs sur le dos, « ça s'appelle un sarcome, c'est très répandu chez les chats, ça s'opère ».

Pourquoi je décide de ne pas retourner chez le vétérinaire habituel ? Parce que je n'ai pas envie de l'entendre me dire qu'il n'y a rien à faire. Parce que aucun de nous quatre n'a envie de l'entendre. Parce que je me dis que la médecine vétérinaire est sans doute comme la médecine des humains, inégale selon les situations, les cas, les lieux et les moyens. Que les dernières techniques et les derniers protocoles ne sont probablement

pas arrivés jusqu'à la petite rue du XII^e arrondissement où se situe l'habituel cabinet vétérinaire. Parce que mon fils, à l'esprit scientifique et curieux, s'est renseigné : « Il faut enlever la tumeur puis mettre un fil radioactif qui empêche la récurrence. »

J'essaie de joindre par téléphone l'École vétérinaire de Maisons-Alfort, laquelle ne répond jamais. Je me promène sur Internet. Je prends rendez-vous dans la clinique où Niña fut soignée l'année dernière, après qu'un chat voisin lui eut arraché la cornée de l'œil droit. À ce moment-là, l'idée, qui peut sembler saugrenue, de prendre régulièrement des notes à propos du chat ne s'est pas encore imposée comme elle s'imposera au printemps. En cet hiver, ce froid et long hiver 2013, j'emène huit fois le chat dans la clinique vétérinaire de la rue Stendhal à Paris XX^e.

La première fois pour dire : « Peut-on faire quelque chose ou rien ? » Le jeune vétérinaire me répond qu'il faut faire des analyses, prise de sang et ponction du kyste. Il écrit dans son compte rendu de consultation : « Nodule d'apparition soudaine en région lombaire, environ 4 centimètres, latéralisé à droite. Consultation chez le vétérinaire traitant : anti-inflammatoires. Discrète diminution suite au traitement. Pas douloureuse mais n'apprécie pas la manipulation. Pas de troubles digestifs. » Il me dit : « À part la fatigue liée à la boule dans le dos, votre chat semble dans un bon état géné-

ral, ventre souple, pas de douleur. Elle est vive, pas de température, bonne motricité. »

La deuxième fois est la fois des examens. Les résultats confirment qu'il s'agit bien d'une « tumeur maligne à cellules fusiformes, de type sarcome ». Une opération est préconisée. Avant, il faut voir à l'intérieur comment la boule-tumeur est accrochée. Car, pour que l'opération soit efficace, il faut pouvoir enlever toute la masse et un peu plus autour afin de s'assurer au mieux de l'élimination de toute cellule cancéreuse.

Dans la salle d'attente où je reste un moment avant de récupérer le chat, il y a un écran plat qui diffuse la télévision programmée sur une chaîne d'information *en continu*, ce qui propage dans la pièce un climat hystérique d'urgence, les images et les sons étant mis en scène pour faire de n'importe quelle information et de son ressassement tous les quarts d'heure un événement capital, haletant et crucial. Je demande à la personne de l'accueil s'il est possible de changer de chaîne, elle me dit oui en me tendant la télécommande, je baisse le son et appuie sur le bouton 7, Arte, un documentaire sur la savane africaine.

Sont arrivés deux femmes et deux hommes, sans doute deux couples, avec un chien noir et blanc ressemblant à un pitbull. L'un des deux hommes, celui qui tient la laisse, demande à la fille de l'accueil s'il est possible d'avoir de l'eau, « beaucoup d'eau car le chien a très soif ». Un instant après, le chien boit dans une bassine,

il lape furieusement, comme s'il n'avait pas bu depuis des jours, comme s'il avait subi une déshydratation majeure. Les deux couples le regardent, le son du lagement emplit la pièce, l'homme à la laisse le fixe avec tendresse, inquiétude et concentration.

Je comprends bientôt, quelques minutes après que les deux couples sont entrés dans le bureau vitré tout à côté de la zone d'attente, qu'il ne s'agit plus de réhydrater le chien puis de le soigner. Il s'agit de la mort du chien. Et je comprends alors la tendresse dans les yeux de celui qui le regardait tout à l'heure, je comprends même qu'il s'agissait non seulement de tendresse mais très probablement d'amour, que cet homme semblant sorti d'un clip de rap avec son groupe d'amis, portant tous les signes du jeune moderne des cités, un dur un vrai, survêtement, sweat-shirt à capuche, grosse montre, laisse en gros anneaux de métal, chien dur aussi, est venu là avec sa compagne et des amis pour faire piquer le chien. Et avant il l'a fait boire parce qu'il fallait le faire, parce que le chien avait très soif, et que ça valait le coup de le faire tout de même, même au dernier moment, même si ça ne sert à rien, même si on sait que le chien va mourir juste après. Comme s'il s'agissait de respecter la dernière volonté du chien, un peu comme la dernière cigarette.

La troisième fois est celle de l'examen « tomodynamométrique », comme le compte rendu l'annonce, autrement et habituellement dit : un scanner. La possibilité de

regarder dans le corps sans ouvrir. « Niña, chat femelle 14 ans 4,4 kilos, volumineuse masse paravertébrale lombaire à droite, longueur 36 mm, hauteur 34 mm, largeur 24 mm, très adhérente aux vertèbres sous-jacentes L3 et L4, et s'étendant ventralement jusqu'aux processus transverses de L4, lésion tumorale de type sarcome. Deux lésions pariétales digestives, tumeur intestinale et métastases ganglionnaires. » Ce que le vétérinaire me traduit en : « Il y a deux problèmes, deux tumeurs, celle sur le dos, et autre chose dans le ventre. Même si on résout le problème du dos, on ne pourra pas éliminer ce qui est dans le ventre, on ne pourra que freiner son développement... »

À ce moment-là, au moment où je réalise que ce chat va mourir, que son temps est particulièrement compté, je prends rendez-vous sans le savoir avec le livre. Je note dans mon carnet : « 21 janvier. Niña est condamnée, condamnée à mourir, et quand je dis condamnée je veux dire que c'est pour bientôt, encore que ce ne soit pas imminent, on ne sait pas, quelques mois. Condamnée à mourir comme nous tous le sommes. Mais celui ou celle ou ce chat, malade, atteint de cette maladie qui fait que le corps se détruit lui-même par une inversion des fonctions des cellules, des saloperies de cellules qui tuent les bonnes cellules et s'installent à leur place, va mourir de façon accélérée, précipitée, avant terme en quelque sorte, autrement dit : trop tôt. La perte. L'expérience de la perte, même celle d'un animal, nous renvoie à la

perte de ceux que nous aimons et bien sûr à la nôtre, à la fin de chacun, à l'inacceptable, l'incompréhensible fin de tout être vivant, à la fois nécessaire (sinon, que signifierait l'immortalité ?) et douloureuse. La présence, décrire la présence de cet animal. Gestes, regards, poses, attitudes, habitudes, les signes avant-coureurs, les diminutions. »

La quatrième fois, c'est pour une échographie qui doit préciser le diagnostic du ventre, regarder la taille exacte de ce qui est dans l'intestin, une tumeur et des métastases. C'est la fin du mois de janvier, Niña dort toujours beaucoup et mange un peu moins, l'œuf mesure maintenant cinq centimètres de long, ou cinquante millimètres en calcul médical vétérinaire. Que faire ? Rien ou quelque chose ? « Son état général étant bon, sans symptôme digestif, on pourrait envisager d'enlever le sarcome sur le dos, et lui donner un traitement pour le ventre quand des symptômes apparaîtront. »

Je vois Niña se réveiller de l'anesthésie nécessaire à l'échographie : on lui injecte un produit qui la réveille instantanément. Elle saute aussitôt de la table où elle était allongée et endormie, un grand saut, élastique et sûr, vers la porte de sortie de la pièce. Comme si elle s'éveillait d'un sommeil sur une branche après qu'un sorcier lui aurait injecté l'antidote, et qu'elle voulût en finir avec le sommeil pour aller chasser quelque proie tel un fauve libre, puissant, invincible. Je la rattrape dans le couloir qui mène vers l'accueil. Je m'amuse de cette

vivacité, je la prends comme un signe de santé malgré tout le reste.

Je ne lis pas bien les comptes rendus des diverses analyses. Il faut dire qu'ils ne sont pas toujours lisibles car ils utilisent des mots très spécialisés et ne répondent pas aux questions simples que vous vous posez : quoi ? où ? combien de temps reste-t-il ? Je n'entends pas vraiment qu'elle est condamnée, même quand le vétérinaire ayant réalisé l'examen échographique me commentera le compte rendu, après que je l'aurai questionné par mail. « 5 février 2013, 15 h 37. Bonjour, j'ai lu le compte rendu du laboratoire mais je ne sais pas si les tumeurs ou lymphomes présents dans son ventre sont les plus méchants ou les moins... bien que les mots à *envahissement complet* ne soient pas de bon augure. Pourriez-vous me commenter les résultats, et me dire si nous pouvons faire quelque chose ou rien, comment cela risque d'évoluer et en combien de temps ? »

Il me répond : « Le 6 février 2013, 0 h 29. Bonsoir, Niña souffre d'un mastocytome digestif : ce cancer concerne un certain type de globules blancs et produit des lésions souvent semblables à celles des lymphomes mais demeure beaucoup plus rare que ces derniers. Le pronostic est plus sombre que celui des lymphomes : l'espérance de vie excède rarement quatre mois quel que soit le traitement mis en œuvre... Les mastocytomes évoluent assez rapidement et souvent de manière concentrique, c'est-à-dire qu'ils se développent aux dépens de l'espace

intestinal réservé au transit des aliments (appelé “lumière intestinale”), ceci aboutit à une occlusion digestive, ils entraînent également des diarrhées par malabsorption. Dans le cas de Niña, il y a deux sites, estomac et intestin, et des signes nets de métastases ganglionnaires, une chirurgie est donc contre-indiquée. Concernant les protocoles de chimiothérapie plus poussés et pour discuter de l’autre problème de Niña, je laisse la main à mon confrère. »

Je n’entends pas ce qu’il dit, je m’accroche au dos, à la tumeur du dos que l’on voit et qu’on pourrait ne plus voir si on l’enlevait, le ventre ne se manifestant pas. Il ne se manifesterait que très peu, d’ailleurs. Je ne veux pas entendre que ce qui est dans le ventre la condamne de toute façon à brève échéance, qu’il est peu probable que l’opération du sarcome résolve l’essentiel.

La cinquième fois, j’attends à l’accueil durant plusieurs minutes, suffisamment longtemps pour observer à nouveau des gens repartir sans leur animal. Ce sont un homme et une femme, âgés de 70 ans ou plus, dans le bureau vitré à côté le chien est allongé sur la table, l’homme et la femme se penchent tour à tour vers lui. Puis ils sortent, tous les deux en pleurs, restant un moment dans la salle d’attente, regardant par la cloison vitrée leur chien inerte demeuré sur la table, l’homme dit : « Allez, Yvonne, viens, il faut y aller maintenant. » Elle se résout. Ils partent. Un moment après, les vétérinaires ou assistants apportent une grande housse, y

déposent le chien, referment la longue fermeture Éclair, font rouler la table vers les salles du fond.

Cette même fois, la cinquième, après avoir attendu, je dépose Niña pour trois jours car c'est l'opération. « On a opéré large, pour enlever au maximum, avec le plus de marges possible », me dit au téléphone et le soir même le chirurgien-vétérinaire. Il ajoute : « L'opération s'est très bien passée, vous pourrez la récupérer après-demain si tout va bien. »

La sixième fois, c'est la sortie de la clinique, l'assistante vétérinaire me dit : « Elle a bien mangé, dès hier, on a été étonnés qu'elle se remette aussi rapidement, surtout à son âge ! Elle nous a fait des câlins, elle est en forme. »

La cicatrice sur le dos est impressionnante, longue d'environ vingt centimètres. Toute la zone des vertèbres lombaires et au-delà, au-dessus et en dessous, a été rasée, les points créent des creux et des bosses sur la chair et la peau du chat qui porte une collerette afin de l'empêcher de toucher au fil qui entre et sort dans la peau, faisant parfois des boucles. « On n'a pas mis de pansement, ça séchera mieux comme ça, avec la collerette elle ne devrait pas se lécher ou enlever les points. »

Pauvre Niña, heureuse de nous retrouver et de retrouver *son* territoire, mais momentanément amputée d'une partie d'elle-même : la collerette de protection en plastique translucide entoure sa tête, sa robe de poils est trouée par un rectangle d'environ vingt centimètres de long sur dix de large, la peau rosée est tirée par la

couture au fil noir, on dirait un rôti. Avec la collerette et lorsqu'elle est assise : une lampe avec abat-jour. Elle récupère vite, mange, boit, fait tout avec sa couture en voie de cicatrisation et son abat-jour, sauf sortir.

Elle adopte une façon de marcher chaloupée, bougeant la tête, droite, gauche, droite, et marchant plus lentement qu'à l'habitude. Elle parvient à se nourrir en plongeant la tête dans le bol de diamètre plus petit que la collerette, celle-ci s'encastrant autour des bords du bol, la gueule du chat pouvant ainsi accéder au contenu, croquettes ou pâtée. Pareil pour l'eau. Pour la toilette, elle peut s'occuper des pattes avant mais pas de tout le reste, la face, le ventre, le dos, les pattes arrière. Pour tout cela nous l'aidons avec un gant humide. Elle accepte les premiers jours. Après, elle manifeste son désaccord en feulant doucement, ou en arrêtant votre main avec l'une de ses pattes, et se débrouille seule au fur et à mesure qu'elle récupère les mouvements de torsion de son dos.

Le geste d'arrêter votre main avec l'une de ses pattes avant et sans griffes : l'un des gestes de ce chat les plus troublants pour moi, car signe d'une hiérarchie subtile et donc de langage. Comme si elle disait : merci, je n'ai pas besoin de ta main mais je te le dis en te tendant la patte, sans utiliser ni la force de cette patte pour taper, ni la menace des griffes un peu sorties, ni la possibilité des griffes tout à fait sorties et qui est mon geste de défense le plus évident.

La septième fois : le fil des points est enlevé. « La

Marilyn Monroe, *Girl Waiting*
Charly Delwart, *Citoyen Park*
François Bon, *Autobiographie des objets*
Patrick Deville, *Peste & Choléra*
Olivier Rolin, *Circus 2*
Thomas Pynchon, *L'homme qui apprenait lentement* (rééd.)
Thomas Pynchon, *V* (rééd.)
Jocelyn Bonnerave, *L'Homme bambou*
Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*
Philippe Artières, *Vie et mort de Paul Gény*
Tiphaine Samoyault, *Bête de cirque*
Sophie Maurer, *Les Indécidables*
Jean-Christophe Bailly, *La Phrase urbaine*
Norman Manea, *La Cinquième Impossibilité*
Benoît Casas, *L'Ordre du jour*
Kevin Orr, *Le Produit*
Chantal Thomas, *L'Échange des princesses*
François Bon, *Proust est une fiction*
Chloé Delaume et Daniel Schneiderman, *Où le sang nous appelle*
Maryline Desbiolles, *Vallotton est inadmissible*
Emmanuel Loi, *Marseille amor*
Thomas Pynchon, *Vente à la criée du lot 49* (rééd.)
Thomas Pynchon, *Vineland* (rééd.)
René Crevel, *Les Inédits* (dir. par Alexandre Mare)
Julien Decoin, *Un truc sauvage*
Maryline Desbiolles, *Ceux qui reviennent*
Kjersti A. Skomsvold, *La Vie au ralenti*
Frédéric Werst, *Ward. III^e siècle*
Gérard Genette, *Épilogue*

Jean Hatzfeld, *Récits des marais rwandais* (rééd.)

Viviane Forrester, *Van Gogh ou l'Enterrement dans les blés*
(rééd.)

Raphaële Eschenbrenner, *Exil à Spanish Harlem*